

Doublure ?

Elle peut être de rayonne ou de satin. Elle est douce à la peau, discrète, presque invisible.

Sans elle, l'habit est moins chaud, moins bien fini, moins élégant.

Pourtant c'est lui qu'on voit, elle qu'on devine.

Entre elle et vous des caresses, des frôlements, le délicat glissement du tissu qui chuinte au moindre geste. Elle vous assure, elle vous rassure, un peu comme le souvenir d'une autre peau, il y a longtemps, aux premiers jours de votre monde.

Il est des femmes comme elle : celles que vous ne verrez jamais sur le devant des scènes, mais sans lesquelles bien des costumes auraient moins d'allure, moins d'allant...

Il y a quelques semaines, un message sur la liste Freinet annonçait le décès d'Hortense.

J'espère que ceux qui l'ont connue, aimée et ont partagé avec elle un compagnonnage pédagogique vivant et créatif ne m'en voudront pas de cet enchaînement de mots.

Hortense, pas plus qu'Élise, Jeannette et tant d'autres, ne fut une doublure dans l'aventure coopérative. Pourtant, dans la vitrine et les ouvrages qui dépasseront le cercle militant, sur les sites internautes ou dans les congrès, vous ne verrez pas souvent leurs noms apparaître.

Comme elles, combien sont-elles à avoir porté ce mouvement, défendu au quotidien, « à la cuisine » et à l'école, des idéaux qui prenaient forme, vie et couleurs dans leurs classes ?

À l'image d'une institution où « *le corps enseignant* » est souvent féminin, mais où les têtes pensantes et chercheuses le sont beaucoup moins, l'ICEM et plus largement le mouvement international de l'École moderne reposent sur un grand nombre de femmes anonymes ou presque.

Je viens de découvrir l'une d'elles grâce au livre de Catherine École-Boivin, *Mimi Guillam, cahier de vie d'une institutrice*. Émilienne Denis, née Guillam, a vécu et enseigné tout près de chez moi. Elle est entrée à l'École normale de Caen l'année où mon grand-père en sortait et elle aurait très bien pu le connaître. Elle a travaillé

comme beaucoup avec Célestin Freinet et sa femme, a correspondu avec eux et son destin d'enseignante engagée fut loin d'être ordinaire.

Jamais, pourtant, je n'avais entendu parler d'elle avant cet ouvrage passionnant.

Pensant à elles toutes, je ne cède ni à la nostalgie d'une époque révolue ni à la représentation d'un monde divisé, hiérarchisé par la seule domination masculine. Bourdieu, dans le livre qu'il avait consacré au sujet, le soulignait lui-même ; c'est aussi par la complicité féminine que la transmission de cette domination s'exerce et pour savoir si les femmes sont vraiment l'avenir de l'homme autrement que par leur fécondité biologique, il faudrait que les exemples de femmes à la tête des états ou des institutions se multiplient et nous épargnent certaines caricatures. On est loin du compte, mais l'évolution est là.

Ce qui est intéressant dans ces biographies, c'est la fréquence de la parité. Les couples enseignants furent nombreux à l'époque pionnière et, aujourd'hui, une autre école ne se fera pas sans un retour à l'équilibre des équipes. À l'heure où l'on envisage avec moins de réticences qu'un couple homosexuel puisse légaliser sa situation et adopter ou procréer, il serait bon de s'interroger sur la nécessité pour tous les enfants de pouvoir grandir et se construire entre féminité et masculinité en puisant chez chacun des modèles adultes le meilleur de l'humanité.

À la RIDEF de l'été, comme au prochain congrès, ce serait justice de rendre hommage à toutes ces compagnes qui n'ont sûrement pas œuvré pour la gloire, mais mériteraient au moins un MERCI chaleureux... ainsi qu'à toutes celles qui ont pris la relève.

Pour ma part, je redescends de mon petit nuage de mots et vous remercie de votre aimable lecture.

À la rentrée prochaine, je laisse place pour revenir à un écot plus praticien et à mes sources.

Bonnes vacances à toutes et à tous.

Pascale BORSI